

György Petri

Détails accablants

traduit du magyar par François Dominique et Cécile Mennecier
avec la collaboration de Miklós Sulyok

György Petri vit en Hongrie où pendant quelques lustres sa virulence non conformiste n'aura pas manqué de faire obstacle à sa notoriété. Cependant peu à peu connu et estimé de l'intelligentsia et d'une partie de la jeunesse, on l'écoute, on l'entend. Quelques traductions françaises ont paru en 1983 dans la revue *Contre toute attente*.

CORPS

Ce corps,
de chez Valem, non acquitté,
attend, moteur en marche, et bouffe de l'alcool,
de la viande, du fromage, de la salade.
Ce jour est encore mien
si l'on peut dire cela d'un jour.

Ce qui fume au fond de la fosse,
truc puant, ne sera plus moi,
mais ce que je fus, j'aimerais que vous prenne l'envie
de vous en souvenir sans y être obligé.

Pensez à moi,
comme une femme pressée de rentrer chez elle,
de retrouver son enfant,
reboutonnant son manteau après un faux-pas,
un peu agacée mais satisfaite ;
et son mari lui vient à l'esprit
qui justement sort du frigidaire
la seconde bière couverte de buée ;
enfin elle enlèvera ses bottes
— (c'est lui qui les nettoie) — elle s'enfoncera
avec un soupir dans l'eau fumante de la baignoire,
regardera le plafond : il faudrait repeindre,

alors alors...

NOËL NOIR

J'ai quarante ans. Je ne sais pas ce qui va se passer.
L'hiver est doux. Pas sur la neige,
sur la souille gelée de la cour morne,
comme d'une veine tailladée
gicle sans fin le long déclin du temps.

HIVER 80

J'aurai quarante-neuf ans à la fin
de la prochaine époque miniature.
Je ne sais pas ce que vont devenir
la mode en matière de calcifs,
le decorum de l'âme.
Il y aura trop longtemps
que j'avions été jeune.
Cet homme rongé déjà
a-t-il fléchi, et quels furent ses compromis ?
En quelle langue lira-t-il son journal ?
Couchera-t-il
avec quoi, maintenant, il s'éveille ?

L'AMADOUVIER

Je durcis, durcis encore.
Muet sur le tronc gris
du hêtre silencieux.
L'étang de brume, l'étang des combes me cerne.

CRÉPUSCULE

Des maisons se dressent, dents non cariées,
cavité buccale couleur lavande
où se dirige le regard du monde-figure.
Il reste encore de la place pour coups et crachats...
Mais d'où viendraient-ils ?

crépuscule

A REGARDER LA MORT EN FACE

Mégères calcinées sont au feu tardif de l'automne
mes belles amours inaccomplies.

Ici, reposent non râpés ces fromages rancis.
Et là, à moins d'un jet de salive, l'au-delà.

L'ANGE

un signe : soudain l'Étoile de la Haine
apparaît au grand jour

exécutoire : sur le pont du « Ne-me-suivez-pas »
voici mes papiers que je sème à tout vent

adieu : gelées dans la clarté de la lune
les maisons deviennent splendides
la Chauve-Souris déploie ses ailes
et quitte la terre condamnée

CURRICULUM MORTIS

Qui ceci, qui cela,
on panique, on rangeotte.
Qui l'eût su, qui l'eût cru,
on dévide sa vie
comme fil à la quenouille.

J'avais l'espoir, dans mon jardin
d'un beau semis de poésie ;
je bricole comme un vieux,
comme un vieux dans l'appenti.

Ce n'est pas ci, ce n'est pas ça
mais autrement, tant pis tant mieux.
Fini, de fin d'été, les soirées fraîches.
Reste Vieillir et Grelotter soudain.

Mais je prends le dernier virage du parcours
familier avant l'arrêt.
Et je sais...

SUPPLÉMENT A UN ENVOI DE POÈMES

Supposons que mes poèmes soient des gobelets (pourquoi non?) :
tu trouveras sur chacun d'eux des fentes minuscules
— défaut de fabrication —.

Alors n'y verse pas ton âme. L'âme
laisse sur la nappe des traces gluantes.
Par contre ils peuvent fort bien servir de presse-papiers.
Et tu peux y déposer
dents de lait, avis de réception, colophane.

S.K.

Cette femme cette morte
cette jeune femme
morte depuis quatorze ans
se promène la nuit dans notre chambre
va et vient vagabonde
range et déränge les choses
met pêle-mêle mes affaires
je ne les retrouve plus le matin

Ou bien debout le dos au mur
elle me regarde terrifiée
bien qu'elle soit morte
elle semble face au peloton d'exécution
elle se déshabille
enlève les vêtements
qu'elle portait lorsque lorsque...
le slip et les bas
et moi je la supplie
non pas ça
c'est absurde ici
elle remet son manteau sur
le soutien-gorge-armure-bleu-de-dentelle
recule comme si
elle avait peur que je la frappe
se serre dans sa pèlerine « poil de chameau »
grelotte
« pourquoi ne chauffes-tu pas ? » dit-elle
et : « pourquoi vis-tu encore ? »

SONGE ÉVEILLÉ AVEC MAYA ET L'ENFANT

Le numéro de ta carte d'identité périmée s'incrute dans ton dos
la cour s'enflamme comme du carbure
l'enfant dort il se dresse il rêve
de son vélo volé et du commissaire
vêtu de l'uniforme des marins et casqué d'argent
qui mène le voleur à l'échafaud

sombres nous ramons vers le plaisir
sur le Styx matinal

La voix de la vieille vrille la cour
notre rêve patauge parmi les courges pourries
je t'aime mon amour
tu me regardes dans tes yeux le feu fait rage
feu de broussailles de ton regard incendie
sur les draps moisis
les murs ont des sueurs
de supplice et d'amour
le frigidaire bouillonne
dans son papier d'alu la margarine chauffe à blanc

Ô LEUCONE

Ô Leucone, l'avenir, le lointain
ne nous jettent-ils pas dans le désespoir ?
Tête blonde pleine de mots doublés de vent,
bonbons poisseux des promesses
(comme tout le monde).
Sans oublier, tenace, le sentiment que TU vis !
Ce qui est à venir, il ne t'est pas interdit de le savoir
(Ô temps béni des Règles : lointaine culture !)
Mais on peut s'en passer : tu t'en sortiras.
Surveille ta position :
ni trop près, ni trop loin, d'où que vienne la balle
sache où elle rebondit : écoute-la, reçois-la.
Et que la raquette prolonge ton poignet comme une paume.
— Voilà une comparaison. (J'aime, sais-tu,
que les choses parviennent à se ressembler
comme à l'ami de la maison ressemble l'enfant qui grandit.
Pénible délectation morose.)

— En voici une seconde :
Ta vie est un sac de menue monnaie (deux, cinq ou dix sous).
Tes jours.
Les pièces trouées de deux sous,
on peut les enfiler sur un collier
pour égayer la robe de velours noir et vert.
Posées sur les rails du tramway,
les pièces de cinq sous se changent sous les roues
en galettes de métal
que l'on peut laisser en plan ou ranger dans sa mémoire
avant de les jeter.
Mais celles de dix sous — c'est du sérieux !
Il faut les rouler dans du papier pelure (tu en trouveras chez nous)
par piles de cent, coller le tout et inscrire sur le rouleau 10/100,
c'est-à-dire mille fillers.
Pour la valeur de plusieurs rouleaux,
rachète du papier et de la colle,
tu recevras en échange nombre de piécettes.

Dans la file d'attente, on peut bavarder.

PREMIER MAI 1949

Comme des moucheron
ils grouillent dans le globe sale
de mes yeux,
se heurtent, grouillante vermine
vibrante et fascinée
par la lumière :
assassins et pousseurs de vivats,
foule rassemblée.

NOËL 1956

Le 22, à l'instant
(6 h 45 du matin), enfant de mauvais augure,
entre Jossip et Jésus,
j'ai treize ans. Pour la dernière fois Noël est une fête.
Il y a de quoi manger : pour ma grand-mère, la pénurie
se traverse à pied sec avec une dinde
comme la mer Rouge.
Il y a même des cadeaux, au moins pour moi ;

je suis encore dans une situation de monopole,
dernier mâle de la famille (pour l'instant),
n'ayant pour cousins qu'une gamine de quatre ans.
Soupe, poisson, il y a tout ce que l'on veut
au sortir des abris
où F.G. se démenait avec une mitrailleuse sans chargeur.
(«Fous le camp, mon vieux — lui disait-on — tiens-tu à faire
rapprocher les Russes ?»)
Gabor (plus tard il sera pendu quand fleurissent les lilas)
vient nous souhaiter Joyeux Noël.

Il n'y a pas de messe de minuit à cause du couvre-feu,
et j'étudie le Monopoly offert par ma grand-tante
qui l'a trouvé au noir.
(Que de lacunes à l'étalage des magasins de jouets...)
Ma grand-tante fait presque ses adieux : se prépare à filer
par la Yougoslavie, mais nul ne l'attend à la frontière,
c'est pourquoi, onze ans plus tard,
elle devra mourir chez nous d'un cancer des vertèbres.
Personne ne sait jouer au Monopoly,
je tripote la radio «Orion», débris d'avant le siège,
j'écoute Londres, l'Amérique, comme la maman en 44,
mais plus fort :
cela nous est *déjà* et *encore* permis.

On les connaît par cœur les décorations du sapin de Noël
elles m'émeuvent comme une femme, que nombre d'années plus tard
longtemps j'aimerais.

Le matin, pieds nus, je tripote toujours les petites coupures
du Monopoly, respire l'odeur de sapin et de bougie.
De la terrasse j'apporte une assiette de porc en gelée,
ma grand-mère est déjà aux fourneaux, presse des citrons,
me coupe du pain pour accompagner le porc en gelée ;
je me blottis en pyjama sur le tabouret. Ça sent bon
la fête et le sommeil.

Mon grand-père tousse dans la chambre de bonne,
une toux brutale expulse de la couette
son corps de comptable amaigri comme un cure-dents.
Ma mère s'éveille à son tour, la cuisine se remplit
de toute la famille ;
me voici, observateur largué à contretemps,
petit, étranger, transi.

IMRE NAGY

Tu étais impersonnel comme les autres
dirigeants à lunettes en costume trois pièces. Ta voix
n'avait pas de timbre, car tu ne savais
que dire, à l'improviste, devant cette foule rassemblée :
pour toi c'était une chose insolite. Déçu,
je t'écoutais, toi, vieil homme au pince-nez,
sans rien savoir encore

de la cour en béton ni du procureur
qui s'essoufflerait à lire la sentence,
ni de l'écorchure rêche de la corde : la honte finale.

Qui dira ce qu'il aurait fallu dire
depuis ce balcon ? Les possibilités mitraillées dans l'œuf
ne reviennent jamais. La prison, la mort
ne rendent plus l'éclat ni la couleur
de l'instant terni. Toutefois il nous est permis d'évoquer
cet homme offensé, hésitant, vacillant,
qui aurait pu trouver sa place.

Lorsque nous nous sommes réveillés :
les chars anéantissaient notre ville.

IL ARRIVE PARFOIS

Il se réveille tôt,
la rue fraîche
proprement balayée
est une cour de ferme, le dimanche.
Le front des maisons respandit,
le trottoir est vaste.
On ne ressemble pas encore
au peigne passé dans les cheveux crasseux.

L'eau, le savon
ont lavé le sommeil visqueux.
Gnôle, clope, café et vent :
rêves et sèves circulent fraîchement.
On est là,

on est plein de bonne volonté, on déborde de zèle,
on est plein d'ambition.

Au bout de vingt à trente minutes
on commence à se faner
puis on est avalé
par le surplace en commun.
Bourroir broyeur,
bringuebalante poubelle :
on redevient ce que l'on est...
Vingt minutes de plus
et la boulette sera prête,
bouillon, poils de manteau, halètement.
Ça peut se cracher,
ordure
à déblayer.

Oui, le bus, parfois, arrive aussitôt
mais
justement
il n'y a
plus de zèle
ni de bonne volonté.